Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 98 (1953)
Heft: 7

Artikel: Renseignement et commandement [fin]
Autor: Bauer, Eddy
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342535

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Renseignement et commandement

(Fin)

Nul ne douta un seul instant, au *Comando supremo*, de la portée de cette nouvelle offensive de la 8e armée britannique : les Alexander et les Montgomery jouaient le tout pour le tout. Au milieu des péripéties dramatiques de cette bataille d'usure où chacun des deux adversaires comptait poursuivre son effort jusqu'au fameux « quart d'heure de Nogi » voici que parvint à Rome une information selon laquelle le porte-avions *Furious* de la *Force H* avait appareillé de Gibraltar, le 28 octobre à 8 heures du matin. Ordre fut donné instantanément au général Fougier, commandant en chef de l'aviation italienne, de l'intercepter, et à la marine de maintenir le contact avec lui [30]. De toute évidence, on se trouvait en présence d'un fait annonçant un nouveau développement de la situation stratégique en Méditerranée.

La réaction instantanée du maréchal Cavallero trouve son explication dans la sûreté de l'information qui lui était fournie de la sorte. Depuis plusieurs mois, en effet, ses services secrets avaient installé un poste d'observation au fond de la baie d'Algésiras, soit à moins de 4 kilomètres du rocher de Gibraltar ; il était desservi par un excellent technicien italien, nommé Antonio Ramognino, incorporé à la Xe Flottille *MAS*. Prétextant l'état de santé de sa femme, espagnole d'origine, il avait obtenu la permission de s'établir à la Villa Carmela qui, bâtie aux environs de Puente Majorga, jouissait d'une vue magnifique sur la baie dans laquelle les convois

[30] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 357.

britanniques avaient accoutumé de jeter l'ancre [31]. Cet individu devait être relié directement au *Comando supremo*, puisque ses observations pouvaient être communiquées au chef d'Etat-major général italien dans un délai n'excédant pas trois heures et demie.

Le 31 octobre 1942, le même observateur signalait que la *Force H* avait quitté la baie d'Algésiras à 21 heures. Jusqu'ici tout se passait comme s'il s'agissait pour elle de fournir l'escorte de ses bâtiments de guerre à un convoi destiné, une fois de plus, au ravitaillement de Malte. Toujours est-il qu'on avait identifié, grâce à sa silhouette caractéristique, un mouilleur de filets, c'est-à-dire un navire spécialement aménagé pour poser des barrages anti-sous-marins à l'entrée des bases non défendues, et cette observation ne cadrait pas avec la première hypothèse. Quoi qu'il en soit, les dispositions prises permettaient, croyait-on, d'attendre les événements de pied ferme ; sur les terrains de Sardaigne et de Sicile, les escadrilles d'avions-torpilleurs étaient prêtes à l'action, tandis que la marine avait tendu un écran de sous-marins par le travers de Majorque [32].

Quatre jours plus tard, la *Force H* était rentrée à Gibraltar, suivie du convoi qu'elle était allée chercher dans l'Atlantique. De l'observatoire camouflé de la Villa Carmela, on distinguait dans la rade deux grands porte-avions, le cuirassé *Rodney*, cinq croiseurs et 21 bâtiments de commerce. Cette fois, plus aucun doute n'était possible ; la présence dans cette armada du monitor *Roberts*, laissait présager une tentative de débarquement de vive force, la mission de cette unité étant tout justement de combattre les objectifs terrestres à l'aide de son

---

[31] J. Valerio Borghese : *Decima Flottiglia MAS dalle origini all'armistizio*, Milan, Garzanti, 1950, pp. 273-274. On sait que les Italiens désignaient sous le nom de *Mas* leurs unités de vedettes lance-torpilles, de torpilles humaines ou de nageurs d'assaut. En se servant habilement du cargo *Olterra*, interné dans le port d'Algésiras, ils attaquèrent Gibraltar dans la nuit du 7 au 8 décembre 1942. Mais le succès ne répondit pas à l'héroïsme de cette tentative.

[32] Cavallero : *op. cit.*, p. 361.

unique tourelle de 380 mm., au lieu que sa faible vitesse (12 nœuds ou 22 kmh.) le rendait inapte à une opération de haute mer [33]. Quelques heures plus tard, le voile s'était déchiré, car Ramognino signalait sur le pont des cargos, de nombreux chasseurs emballés dans de grandes caisses. S'il s'était agi de renforcer les escadrilles de Malte, on les eût arrimés sur le pont des deux porte-avions, d'où ils eussent rejoint directement les aérodromes de l'île, en décollant de la hauteur de Bône. Comme il l'inscrivait dans son journal, le maréchal Cavallero prévoyait dorénavant un débarquement ennemi sur les côtes françaises de l'Afrique du Nord [34].

Le lendemain 5 novembre, à 23 h. 30, une dépêche posée sur son bureau lui annonçait que le convoi, arrivé la veille à Gibraltar, avait levé l'ancre à 20 heures, et, le matin suivant, il apprenait qu'un autre échelon de transport venait de pénétrer en Méditerranée [35]. Il alerta donc le maréchal Kesselring, et l'*Oberbefehlshaber* « *Süd* », qui avait dû préalablement sonder l'O.K.W., lui annonça qu'au cas où la menace anglo-américaine se matérialiserait contre la Tunisie, l'Italie pourrait compter sur l'appui de 16 000 parachutistes ; on les tenait d'ores et déjà tout prêts à sauter sur Bizerte et sur Tunis, pour étayer la défense de l'unique division française que le gouvernement de Vichy avait été autorisé à maintenir dans la Régence [36].

Le chef d'Etat-major général du *Comando supremo* ne partageait nullement la confiance que le maréchal allemand plaçait dans la « loyauté » des Français. Néanmoins, tout joyeux de l'aubaine que constituait l'appoint d'une Grande Unité aéroportée, il courut chez Mussolini pour lui faire rapport.

---

[33] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 366. Le capitaine de vaisseau Marc'Antonio Bragadin (*Che ha fatto la Marina ?*, p. 383) identifie ce monitor avec l'*Erebus*. Il s'agit effectivement du *Roberts*, comme l'établit M. Samuel Eliot Morison, dans ses *Operations in North African waters*, p. 190.

[34] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 367.

[35] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 370.

[36] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 370.

Il lui exposa sa conviction de l'imminence d'une entreprise ennemie contre l'Afrique du Nord. Dans cette hypothèse, qui avait toute chance de devenir une réalité dans la nuit du 7 au 8 novembre, ne convenait-il pas, d'autre part, de prendre toutes dispositions pour permettre l'exécution immédiate de l'*Esigenza C 2*, plan d'opérations préparé depuis longtemps en vue de l'occupation de la Corse. Le Duce acquiesça, aussi bien Cavallero s'empressa-t-il de convoquer son sous-chef, le général Ambrosio, pour lui donner l'ordre de tout préparer à cet effet [37].

Comme on voit, en dépit de la catastrophe qui venait de survenir sur le front d'El Alameïn, de la tension nerveuse et du surcroît d'obligations de toutes sortes qu'elle lui imposait, le Haut-commandement italien ne laissait pas de voir assez clairement dans le jeu de ses adversaires. Mais, dans la soirée du même jour, force lui était bien de se convaincre par une interception téléphonique, que l'O.K.W. n'appréciait pas de la même manière que lui le prochain développement de la situation. Le *Servizio informazioni*, en effet, communiquait à Cavallero la conversation suivante que venaient d'avoir entre eux le maréchal Kesselring et le *Reichsmarschall* Goering, commandant en chef de la *Luftwaffe* :

G. : Selon nos calculs, le convoi, d'ici 40 à 50 heures, sera entré dans le rayon d'action de l'aviation. Il faudra donc que tout soit en place.

K. : Mais, Monsieur le Maréchal, si le convoi tentait un débarquement en Afrique ?

G. : Selon ma conviction, il tentera un débarquement en Corse, en Sardaigne, à Derna ou à Tripoli.

K. : Un port d'Afrique du Nord me semble plus probable.

G. : *Oui, mais pas un port français.*

K. : S'il doit traverser le canal de Sicile, j'aurai du temps devant moi.

---

[37] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 371.

G. : *S'il ne se dirige pas sur la Sardaigne, il traversera certainement le canal de Sicile dont les Italiens n'ont pas miné les eaux.*

Et le *Reichsmarschall* communiquait à l'*Oberbefehlshaber* « *Süd* » les ordres du Führer. Hitler attribuait une importance essentielle à cette bataille du convoi. Si le convoi ennemi était « battu, décimé, détruit, dispersé », alors on pourrait encore réparer la défaite d'El Alameïn. Kesselring devait donc électriser ses équipages par un ordre du jour leur représentant l'importance capitale de l'enjeu. Le convoi devait être attaqué nuit et jour, sans interruption, en faisant décoller vague sur vague. On s'en prendrait aux porte-avions en priorité, puis aux transports de troupes. On concentrerait tous les moyens disponibles pour cette action que Kesselring dirigerait personnellement, sans se rendre en Afrique comme il l'avait projeté [38].

L'ordre était clair, énergique, impératif. Toujours est-il qu'on ne voit pas sur la base de quels éléments d'information nouveaux et dûment contrôlés, Goering, de son lointain baraquement de Rastenbourg, en Prusse orientale, pouvait se permettre de trancher de haut vis-à-vis d'un subordonné qui était sur place, et de lui affirmer que, réserve faite de l'hypothèse d'un débarquement en Sardaigne, le convoi anglo-américain s'engagerait « certainement » dans le canal de Sicile. Cette opinion péremptoire, issue de l'outrecuidance stratégique du *Reichsmarschall*, allait avoir deux conséquences funestes pour les armes de l'Axe :

1° L'*Oberbefehlshaber* « *Süd* » crut qu'il avait 40 ou 50 heures devant lui, soit jusqu'à l'après-midi du 8 novembre ou même jusqu'à l'aube du 9, pour compléter ses préparatifs.

2° La *Luftwaffe* dressa son embuscade dans un secteur où l'ennemi n'avait nulle intention de s'aventurer. Or on

[38] CAVALLERO : *op. cit.*, pp. 371-372.

mesure près de 1000 kilomètres entre le canal de Sicile et la région du cap Matifou où débarqua le détachement le plus avancé des forces alliées.

Le 7 novembre 1942, l'armada anglo-américaine ayant déjà dépassé avec sa tête le méridien d'Oran, les rapports de l'exploration aérienne, qu'on avait découplée, affluèrent au *Comando supremo*, ne laissant plus le moindre doute sur l'importance historique de cette expédition. Le convoi allié comprenait trois échelons successifs ; le premier ne comptait pas moins de 110 bâtiments, le second, 38, le troisième, 43, soit, au total, 191 unités, parmi lesquelles on avait identifié 5 cuirassés, un monitor, 5 porte-avions, une bonne douzaine de croiseurs, des escorteurs atteignant la centaine et quelque 70 transports et cargos. Carte en mains, le maréchal Cavallero acquit la certitude que le débarquement ennemi serait chose faite le lendemain matin [39].

Chose curieuse, Kesselring, qui, la veille avait soutenu la même opinion, n'en était plus aussi convaincu. Goering l'avait-il obnubilé à ce point ou avait-il reçu de nouvelles informations de l'O.K.W. ? On l'ignore. Dans tous les cas, il était d'avis que la menace qui se précisait sur l'Afrique du Nord était peut-être une feinte destinée à mettre en défaut la défense germano-italienne. L'obscurité établie, le convoi ennemi virerait de bord et foncerait à toute vapeur sur les côtes de Provence [40]. Or, dans le courant de la même soirée,

---

[39] CAVALLERO : *op. cit.*, pp. 374-375 ; cf. aussi Bragadin : *Che ha fatto la Marina ?* Milan, Garzanti, 1950, p. 384.

[40] CAVALLERO : *op. cit.*, pp. 375-376. Son témoignage est confirmé par BRAGADIN, *op. cit.*, p. 384, et par von RINTELEN, qui nous dit expressément : « La veille du débarquement, je reçus du général Jodl l'ordre téléphonique de communiquer au Duce l'appréciation d'Hitler ; de l'avis de celui-ci le débarquement s'opérerait à Tripoli ou Benghazi, pour couper la retraite à Rommel. Comme le Duce ne démordait pas de son point de vue (débarquement en Afrique du Nord française), je lui fus envoyé une seconde fois pour lui expliquer qu'une opération contre les ports français était invraisemblable ; que si elle avait lieu tout de même les Anglo-américains subiraient des pertes sanglantes. » Enno von RINTELEN : *Mussolini als Bundesgenosse ; Erinnerungen des deutschen Militärattachés in Rom* 1936-1943, Tübingen et Stuttgart, Rainer Wunderlich Verlag Hermann Leins, 1951, p. 180.

des renseignements confidentiels d'origine espagnole apportèrent un nouvel élément de trouble dans la discussion ; à les en croire, comptant sur la démoralisation populaire, les Anglo-américains s'étaient assigné l'Italie comme objectif principal, et, seule une opération de diversion, engageant, il est vrai, 50 000 hommes, viserait l'Afrique du Nord. Nouvelle tentative d'intoxication ? Peut-être. La seule chose sûre, c'est que le maréchal Cavallero consigna dans son Journal : « Ils (c.-à-d. les Alliés) ont bombardé Gênes avec une violence sans pareille ; on peut donc penser à un débarquement dans cette zone. »[41]

Ce devait être sa dernière incertitude en cette affaire, car, le 8 novembre 1942, on lui communiquait, dès son lever, le télégramme suivant, en provenance du Centre d'Alger : « Débarquement en cours en Tunisie, Algérie et Maroc. Cette nuit, de 0300 à 0700, combats contre les unités navales britanniques. Depuis 0700, ce matin, Alger est aux mains des Gaullistes qui ont occupé les postes de commandement militaires. »[42]

Les dés de fer avaient roulé sur le tapis.

* * *

Ainsi qu'on l'a vu, l'O.K.W. avait traité avec mépris les informations selon lesquelles les Anglo-saxons, récemment qualifiés d'« idiots stratégiques » par Adolf Hitler en personne, tenteraient une opération d'envergure, encore dans le courant de l'automne 1942. Le manque d'intérêt dont fit preuve le Haut-commandement allemand en cette affaire explique donc et excuse, au moins dans une certaine mesure, la carence de son S.R. ; il n'avait été nullement encouragé à éclaircir la situation et ses développements éventuels, entre Tunis et Agadir, et aurait-il tenté d'y procéder de sa propre initiative que tout donne à penser qu'il aurait été vertement contrecarré et rabroué par le Führer. Pour explicable qu'elle

[41] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 376.
[42] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 376.

soit, les effets de cette carence ne s'en étendirent pas moins, de manière catastrophique, à tout l'ensemble de la stratégie italo-allemande.

Considérons, tout d'abord, ce qui s'est passé à l'Ouest de Gibraltar, soit sur un théâtre d'opérations où l'O.K.W. ne partageait avec personne la responsabilité de la conduite de la guerre, et où, par conséquent, il lui fut impossible d'invoquer l'impréparation intellectuelle, la mollesse et la mauvaise volonté du *Comando supremo*, comme il le fit si souvent, pour expliquer ses échecs.

Comme on l'a écrit, le grand convoi ou *Task Force 34*, qui amena les forces américaines, des Etats-Unis au Maroc, quitta les ports de Norfolk et de Portland (Maine), le 24 octobre 1942. Sous les ordres du vice-amiral Henry K. Hewitt, il comprenait une centaine de bâtiments de guerre et de commerce. Les 9e D. I. et 2e D. B. qu'il transportait comptaient 34 305 hommes et 252 chars [43]. C'était donc un objectif de tout premier ordre pour les meutes de sous-marins de l'amiral Dœnitz. Eh bien ! durant quinze jours de navigation, dont une journée consacrée à refaire les pleins de mazout, on n'aperçut aucun périscope sur un itinéraire de 4500 milles (8100 kilomètres) [44]. Les bruits qui couraient, concernant une éventuelle entreprise américaine contre Dakar, avaient attiré les *U-boote* beaucoup trop au Sud pour qu'ils pussent intervenir en force contre le convoi.

Les 8 et 9 novembre 1942, alors que se livraient entre

[43] Samuel Eliot Morison : *History of United States naval operations in World War II*, t. II, *Operations in North African waters*, Oxford University press, Londres, 1947, pp. 36-40. M. Morison, professeur d'histoire américaine à l'Université de Harvard, proposa ses services au président Roosevelt au début de 1942, et celui-ci le nomma historiographe de la marine avec le grade de capitaine de vaisseau (colonel). Bel exemple d'intelligente utilisation des compétences civiles. Rappelons à ce propos que le chef du S.R. du général Bradley, commandant du 12e Groupe d'armées, était un journaliste, M. C.-D. Jackson, rédacteur du magazine « *Fortune* », auquel on conféra le grade de lieutenant-colonel. Ce qui fait écrire au général Bradley (*op. cit.*, p. 46) : « Sans les réservistes admirablement qualifiés qui remplirent de façon si efficace tant de ces postes (au S.R.) pendant toute la guerre, l'armée se fût trouvée bien fâcheusement à court de personnel dans ce domaine. »

[44] S. E. Morison : *op. cit.*, p. 51.

Français et Américains, les combats de Safi, de Casablanca et de Fedhala, les *U-boote* continuèrent à briller par leur absence, ce qui ne laissa pas de provoquer de la stupéfaction parmi l'Etat-major du vice-amiral Hewitt. Au matin du 10, quatre torpilles manquèrent de peu le porte-avions *Ranger*, mais il n'est pas impossible qu'elles aient été tirées par l'un ou l'autre des sous-marins de l'escadre française du Maroc [45]. La journée du 11 novembre paraissait devoir s'achever sans incident, quand, entre 1948 et 1956, l'*U 173*, enfin parvenu sur le théâtre des opérations, torpillait le transport *Jacob Hewes*, le pétrolier *Winooski* et le destroyer *Hambleton*, dans les eaux de Fedhala. Le lendemain l'*U 130* attaquait avec succès les transports *Edward Rutledge*, *Tasker H. Bliss* et *Hugh L. Scott.*, mais les troupes américaines avaient débarqué, d'ores et déjà, et les adversaires du 8 novembre fraternisaient dans une nouvelle alliance contre l'ennemi commun [46].

Dans le bassin occidental de la Méditerranée, les Allemands, dans l'ensemble, ne furent pas plus heureux, encore que les escadrilles de *Stukas* aux ordres du maréchal Kesselring constituassent une force de combat particulièrement redoutable. Le grand responsable de ce mécompte de proportions stratégiques doit être recherché en la personne du maréchal Goering, mais le *Reichsmarschall*, dans son malencontreux coup de téléphone du 6 novembre 1942, n'avait été rien d'autre que l'écho tonitruant et servile de la voix de son maître... Remarquons à ce propos qu'au P.C. de Rastenbourg, nul ne semble s'être soucié, le moins du monde, de discuter et de critiquer les renseignements recueillis par le *Servizio informazioni* de la puissance alliée ; ils furent tout bonnement tenus pour nuls et non avenus. Les deux grands intuitifs de l'O.K.W. ne prirent pas la peine, non plus, de faire vérifier les hypothèses sur lesquelles ils engagèrent les formations de l'*Oberbefehlshaber*

[45] De l'avis de M. Jacques MORDAL (*La bataille de Casablanca*, Paris, Plon, 1952, pp. 228-229), cette attaque reviendrait au sous-marin français *Le Tonnant*, commandé par le lieutenant de vaisseau Corre.

[46] S. E. MORISON : *op. cit.*, pp. 169-173.

« *Süd* », comme si les possibilités d'un convoi de près de 200 unités, signalé au nord-ouest d'Oran, se bornait à l'unique alternative : Sardaigne ou canal de Sicile.

Une fois de plus dans l'histoire de la guerre, le commandement a cru pouvoir s'engager sans le secours des Renseignements. Le résultat de cette erreur de méthode, voire même de ce défaut de bon sens, ne se fit pas attendre. Alors que, le 8 novembre 1942, les premières vagues américaines prenaient terre, de part et d'autre d'Alger, dans la région de Sidi-Ferruch et du cap Matifou, entre 0018 et 0200, il fallut attendre plus de quatorze heures pour voir l'aviation allemande se manifester quelque peu. Entre 1650 et 1735, huit *Junkers JU 88* et *Heinkel HE 111* apparaissaient au-dessus du cap Matifou, bombardaient avec succès le transport américain *Keedstown* et occasionnaient quelques avaries à un destroyer de la *Royal Navy* [47]. Trop tard et trop faible, car que fût-il advenu si l'ensemble des escadrilles de la *Luftwaffe*, basées sur les aérodromes de Sicile, était intervenu au même point, dans les premières heures du même jour ? Les jours suivants, les pertes anglo-américaines augmentèrent sensiblement, mais elles ne constituaient plus que les frais généraux d'une grande victoire stratégique. La crise, inhérente à toute opération de débarquement, était surmontée, d'ores et déjà, et l'avait été sans aucune intervention un peu appuyée de l'adversaire.

Le cas du *Comando supremo* est quelque peu différent. Comme le prouve le Journal du maréchal Cavallero, le Haut-commandement italien, depuis le 25 juillet 1942, n'a pas cessé de se préoccuper de l'éventualité d'une entreprise anglo-américaine contre l'Afrique du Nord. D'autre part, il a toujours estimé, à l'opposé des Allemands, que les Français ne s'opposeraient pas sérieusement à un débarquement des ennemis de l'Axe. L'hostilité qu'il ressentait à l'idée d'une « collaboration » franco-allemande le dirigeait à cet égard et,

[47] S. E. Morison : *op. cit.*, pp. 212-213 ; le destroyer britannique était le *Cowdray* de 904 tonnes.

tout compte fait, ne l'induisait pas en erreur. Relevons à ce propos que, quelques semaines après l'événement d'Afrique du Nord, au cours de la conférence italo-allemande qui se réunit le 18 décembre à l'O.K.W., Adolf Hitler le reconnaissait implicitement devant le chef d'état-major général du Duce, en définissant ainsi qu'il suit, la politique inavouée du maréchal Pétain : « Gagner du temps, se réarmer peu à peu, répandre la méfiance parmi les alliés de l'Axe. » [48]

On remarquera, cependant, que l'affaiblissement, déjà si notoire, de ses forces terrestres, navales et aériennes ne devait plus permettre au *Comando supremo* de tirer profit de l'exactitude de ses pronostics ni à l'encontre de ses ennemis, ni auprès de son allié ; il lui manquait à cet effet les gros moyens dont il aurait dû disposer pour écraser les premiers et pour impressionner le second. Pis encore, il n'avait plus même sous la main les ressources qui lui eussent permis de tenir tout seul le temps nécessaire pour que les Hitler, les Goering et les Keitel revinssent enfin de leur aveuglement. Dans cette situation calamiteuse, il ne lui restait plus qu'à se soumettre aux volontés allemandes, en priant Dieu qu'elles fussent bien inspirées... Le jour même du débarquement d'Alger, Rintelen, se basant sur une demande de l'amiral Darlan, lui communiqua l'opposition de l'O.K.W. à l'occupation immédiate de la Tunisie que lui demandait le chef d'état-major général italien. Il fallut quarante-huit heures supplémentaires, soit jusqu'à l'aube du 10 novembre, pour que l'autorisation à cet effet lui parvînt de Rastenbourg [49].

On portera au crédit du maréchal Cavallero qu'il alerta la 4e Armée italienne dès le 1er septembre 1942 et que, grâce à son initiative, les préparatifs de l'*Esigenza C 2* furent achevés en temps utile. On lui reprochera peut-être de s'être hypnotisé sur Bizerte. Le barrage de sous-marins qui, dès le 31 octobre 1942, se trouvait en place sur le méridien de Majorque nous

[48] CAVALLERO : *op. cit.*, p. 416.
[49] CAVALLERO : *op. cit.*, pp. 377 et 381.

semble avoir été posté trop à l'Est, pour intercepter indubitablement un convoi qui n'aurait pas eu la Tunisie comme objectif. En fait, on ne peut lui attribuer qu'une seule victime avant le jour J : le transport américain *Thomas Stone* qui fut torpillé le 7 novembre, à 0537, à quelque 80 kilomètres à l'Est de Carthagène [50], et encore n'avons-nous pas la certitude que cet unique impact sur un convoi de près de 200 navires, ne doive pas être porté au crédit de la flottille allemande qui, depuis l'année précédente à pareille époque, opérait en Méditerranée. Peut-être est-ce la pénurie de mazout qui contraignit l'Amirauté italienne à se contenter de cette demi-mesure, auquel cas la responsabilité de l'O.K.W. devra-t-elle être incriminée davantage, car, en dépit de ses promesses, il laissa tomber en panne sèche la flotte de son allié.

* * *

C'est ainsi que l'alliance de l'aveugle allemand et du paralytique italien n'aboutit nullement à la salutaire et confiante collaboration que nous a dépeinte la fable du trop optimiste Florian. Ce cas s'est présenté souvent dans les guerres de coalition où les décisions se prennent parfois à la majorité des pouvoirs représentés autour du tapis vert, le nombre des divisions et des avions l'emportant sur la solidité des arguments et la pertinence des renseignements. Or il n'est pas sans exemple que le plus faible ait pris plus de soin à éclairer sa lanterne, en raison même de sa faiblesse, que le plus fort, soucieux avant tout de s'assurer l'initiative stratégique. Veut-on un exemple encore, à l'appui de ce que nous avançons : au début de mars 1940, le général van Overstraeten, conseiller militaire du roi Léopold III, profitait d'un passage à Bruxelles du général Delvoie, attaché militaire de Belgique à Paris, pour lui exposer ses vues sur l'offensive allemande qu'on attendait d'un jour à l'autre entre Thionville et Wesel, en le priant d'en faire la confidence au général Gamelin :

[50] S. E. Morison : *op. cit.*, p. 185.

« J'ai révélé à Delvoie, a-t-il noté dans son journal, que du témoignage concordant des renseignements recueillis et des instructions allemandes tombées entre nos mains, nous avons tiré la certitude que *l'axe principal de la manœuvre ennemie est orienté perpendiculairement au front Longwy-Givet*. Je lui suggère d'en avertir le Généralissime (Gamelin) et de demander à pouvoir visiter les positions françaises de ce secteur dont la solidité paraît d'importance capitale, ou, tout au moins, de recueillir des informations de première main sur l'occupation et la nature de ces positions. » [51]

Ce n'était pas la première fois que le roi Léopold III et le général van Overstraeten voyaient, dans un cauchemar prophétique, la principale attaque adverse disloquer la charnière de Sedan. Dès le 25 janvier 1940, le souverain exposait cette hypothèse dans une lettre à son conseiller militaire [52] ; il la précisait, le 12 février, dans une instruction aux commandants des 1er et 3e C.A. [53] Le 8 mars, il déclarait au président du Conseil qu'il avait convoqué au Palais, ainsi qu'aux ministres de la Guerre et des Affaires étrangères :

« Soulignons *in fine* la sagesse des dispositions du Généralissime : une poussée moins prudente en direction de la Hollande risquerait de faire écraser l'aile Nord alliée contre les estuaires de Zélande ; *en même temps qu'une riposte allemande par les Ardennes vers Dinant-Saint-Quentin, couperait de Paris le groupement d'armées de secours, avec l'espoir de l'acculer au Pas de Calais* : perspective aussi désastreuse pour la Belgique que pour la cause des Alliés. » [54]

---

[51] Général van OVERSTRAETEN : *Albert Ier, Léopold III ; vingt ans de politique militaire belge* (1920-1940) ; Bruges, Desclée de Brouwer, s. d. ; p. 522.

[52] van OVERSTRAETEN : *op. cit.*, p. 482.

[53] van OVERSTRAETEN : *op. cit.*, p. 500.

[54] van OVERSTRAETEN : *op. cit.*, p. 520. L'opinion du roi des Belges sur la prudence du Généralissime n'est pas erronée à la date où il l'exprime. Ce n'est que le 12 mars, en effet, que le général Gamelin, dans son Instruction personnelle et secrète de ce jour, prescrit à la 7e Armée l'extension de sa manœuvre jusqu'à Bréda ; cf. LERECOUVREUX : *L'Armée Giraud en Hollande* (1939-1940) ; Paris, Nouvelles Editions latines, 1951, pp. 51-52.

Et le 4 avril, l'« informateur habituel » de Berlin lui signalait toujours deux *Schwerpunkte* : l'un vers Aix-la-Chapelle, l'autre au sud de Trèves [55].

Rien n'y fit à Vincennes. Le général Delvoie ne fut pas autorisé à visiter les organisations du secteur Longwy-Givet, et son rapport, rédigé sur les indications du colonel Petibon, chef de cabinet du général Gamelin, était empreint du plus robuste optimisme ; il concluait :

« Etablie patiemment dès le temps de paix, adaptée parfaitement au terrain, échelonnée sur une profondeur de plus en plus grande, couverte et étayée depuis la mobilisation, la position qui défend le territoire français est à même, en toutes ses fractions, de recevoir le choc de l'ennemi. *La position qui s'étend de Charleville à la Moselle, a bénéficié de l'attention particulière du Haut-commandement.* Exceptionnellement solide en ses parties les plus découvertes, adossée ailleurs à des obstacles importants, difficile à investir, soutenue par des places anciennes dont l'une a fait ses preuves durant la dernière guerre, elle est à même, le cas échéant, d'assurer un pivot aux manœuvres qui la prendront pour base. » [56]

Entre les appréhensions du roi Léopold et les assurances du général Gamelin, l'événement, seul juste juge du champ de bataille, a prononcé son verdict dans la soirée du 13 mai 1940. Nous nous permettons de le dédier respectueusement à ceux qui renseignent et à ceux qui commandent.

Major Eddy Bauer

---

[55] Van Overstraeten : *op. cit.*, p. 542. Le conseiller militaire du roi Léopold III se voit confirmé dans son opinion par la construction de 9 demi-ponts sur la Moselle, entre Remich et Wormeldange, qui lui est signalée le 9 avril (*op. cit.*, p. 546). Le lendemain un agent envoyé sur place, en compte 14 dans le même secteur, et observe que les Allemands aménagent des rampes de bois pour y accéder (*op. cit.*, p. 549). L'horizon s'assombrissant de plus en plus du côté des Pays-Bas, il note dans son journal à la date du 14 avril 1940 : « De tout cela, je tire l'impression que les Allemands fidèles à leur schéma favori, menaçaient la Hollande — et se tiennent encore prêts à l'attaquer — *dans le but d'aspirer les Franco-britanniques en Belgique, avec le dessein de les écraser par une riposte enveloppante débouchant du Grand-Duché* » (*op. cit.*, p. 555).

[56] Van Overstraeten : *op. cit.*, p. 522.